

I

La tête vide !...

Didier, mon éditeur, attendait mon manuscrit. J'avais promis de le lui remettre le premier juillet au plus tard.

On était le dix-sept.

J'avais réussi à le faire patienter jusque-là en affirmant que je préférais polir encore un peu mon texte !

Quel texte ?... Je n'avais pas écrit une seule ligne !

« La cinquième saison », mon troisième et dernier roman, publié il y a un an, avait été un gros succès... on m'attendait au suivant. J'avais affirmé à Didier qu'il était bien avancé... presque terminé. Il m'avait fait confiance et il avait eu tort.

La vérité, c'était que ce troisième roman risquait fort d'être le dernier. Depuis que j'avais tapé le mot « Fin » au bas de la page 280, j'avais beau me torturer l'esprit, passer des heures à réfléchir... il ne me venait pas la moindre idée... pas le plus petit commencement d'histoire. Inspiration zéro !

Je pouvais me coller devant l'écran de mon ordinateur durant des heures, taper un début de phrase aussitôt effacé... rien ne venait.

Le précédent avait coulé tout seul du bout de mes doigts, en trois mois. À croire qu'il était dans ma tête depuis toujours et que je n'avais fait qu'ouvrir le bon tiroir dans mon cerveau. De toute évidence, le tiroir était vide à présent et je n'arrivais pas à en trouver d'autre.

Maintenant, rien que de voir l'icône « Word » sur mon écran, me donnait la nausée. Je devais me faire violence pour cliquer dessus

et ouvrir une fenêtre sur du vide. En attendant que me vienne un semblant d'idée, quelque chose à quoi me raccrocher, je me servais un whisky. Au début, un verre me suffisait. J'avais le sentiment que l'alcool stimulait mon imagination et il me semblait sentir frémir quelque chose au fond de mon cerveau embrumé.

Beaucoup d'écrivains étaient devenus alcooliques : Hemingway, Fitzgerald, Kerouac, Duras... La liste était longue. Suivais-je le même cheminement ?

J'en étais à une demi-bouteille tous les soirs.

Après quelques parties de « solitaire », je finissais par éteindre l'engin, dans un état nauséux, l'esprit encore plus vide. Sur le coup de deux heures du matin, je regagnai mon lit en titubant !

Pourquoi n'avais-je pas osé annoncer à Didier que l'écrivain à succès était en panne, tout simplement ?

– Parce qu'il avait déjà prévenu la presse et les médias, qui avaient encore des doutes, que j'étais sur le point de publier un nouveau chef-d'œuvre et je l'avais laissé faire.

Quand il avait donné cette information, j'avais encore trois mois devant moi... j'étais inquiet, mais c'était encore possible. Il ne m'avait pas fallu plus de temps pour le précédent. L'inspiration pouvait me tomber dessus à n'importe quel moment, me disais-je et je me voyais alors remplir fiévreusement des pages et des pages et en travaillant nuit et jour, battre mon propre record et terminer en quelques semaines.

Cela n'avait pas été le cas.

Que pouvais-je faire ?

Je sursautais chaque fois que le téléphone sonnait. Je ne dormais plus la nuit et je charriais toutes les semaines, mes bouteilles de whisky vides au container de verre près de chez moi. C'était à peu près ma seule sortie hebdomadaire le jeudi après-midi : le container de verre et le supermarché pour renouveler la provision de la semaine et pour remplir le frigo de plats cuisinés qui représentaient l'essentiel de ma nourriture. Cela m'obligeait à plusieurs allers-retours en moto, mes sacoches étant limitées en volume.

Sandra était repartie et c'était aussi bien comme ça. Elle ne m'avait pas vraiment quitté – en tout cas, je refusais d'y croire –, elle aussi attendait que je termine ce roman pour revenir.

Je ne la supportais plus et de son côté, elle ne reconnaissait plus l'espèce de zombie que j'étais devenu en quelques mois alors que nous vivions un bonheur sans nuage depuis plus de trois ans. On ne pouvait plus échanger trois paroles sans s'engueuler, et tous les soirs, elle me suppliait d'arrêter de boire.

Je lui répétais sans arrêt que j'avais un livre à écrire et qu'elle devait me fiche la paix. Est-ce qu'elle pouvait comprendre ça ?

Elle pouvait !

Elle avait rempli sa valise et regagné le trois pièces dont elle était propriétaire. Elle avait eu la bonne idée de le garder. Depuis qu'amour ne rime plus avec toujours, les femmes sont devenues prudentes, elles tiennent à préserver leur autonomie.

Elles ont fichtrement raison !

La grande maison héritée de mes parents était donc redevenue mon domaine exclusif. Dix pièces en duplex... je n'occupais même pas la moitié du rez-de-chaussée. J'avais condamné l'étage.

Je dois avouer que je n'avais rien à lui reprocher à Sandra. Elle avait été exemplaire dans cette histoire. Aucune femme n'aurait résisté aussi longtemps qu'elle.

Peut-être m'aimait-elle vraiment, après tout !

– Quand tu auras écrit ton chef-d'œuvre et que tu daigneras réintégrer le monde des vivants... téléphone-moi si tu te souviens encore que j'existe. Sinon... je me ferais une raison...

Voilà ce qu'elle m'avait déclaré avant de fermer la porte.

Une sainte. J'étais vraiment un type odieux. Qu'est-ce qui pouvait la séduire chez moi ?... Mystère !

Elle avait bien fait de partir. Elle ne soupçonnait pas à quel point son départ me soulageait. Passer mes journées devant l'écran vide de mon ordinateur en sifflant mes bouteilles de Lagavulin... j'avais pas besoin de témoin pour ça !

Depuis que je vivais seul, je ne répondais plus au téléphone. Je ne voulais pas prendre le risque de tomber sur Didier. Je n'avais plus le cœur à lui débiter des bobards, le ton n'y était plus et je retardais le moment où je devrais lui dire la vérité : j'étais fini... sec... lessivé... plus rien à dire ! Je n'avais même pas la possibilité qu'ont les chanteurs de faire leurs adieux à leur public, à l'Olympia de préférence. Pour eux c'était facile : un dernier petit tour sur scène, « je vous aime... » et ils sortaient sous un tonnerre d'applaudissement avant que ne s'éteignent les projecteurs.

Moi, j'étais en train de la quitter sur la pointe des pieds, la scène... et quel silence !

Non ! même pas !... je me leurrais. Je n'étais même pas en train de faire mes adieux. J'essayais au contraire de faire croire que le spectacle allait avoir lieu alors que je n'avais rien à montrer. Le rideau ne se lèverait même pas. La honte !

Bon ! mais que devais-je faire ?

Je n'allais pas me flinguer sous prétexte que je n'étais plus capable d'écrire une ligne ! D'accord, Hemingway, Gary, Montherlant, Brautigan et bien d'autres avaient fini par se tirer une balle dans la tête, mais je crois savoir que la plupart de ceux-là avaient décidé d'en finir non pas parce qu'ils ne pouvaient plus écrire, mais parce qu'ils ne pouvaient plus baiser. C'était ce qui les tenait, eux. Ils étaient capable de pondre dix pages géniales tous les jours, mais ils ne bandaient plus !... C'est fou ! Moi, je serais prêt à renoncer à ma virilité si j'étais sûr de pouvoir écrire « Le vieil homme et la mer » ou « La vie devant soi ». De toute façon, depuis que Sandra était partie, pour ce que j'en faisais, de ma virilité !... Je n'y pensais même plus, alors !... J'ai toujours pensé qu'on accordait beaucoup trop d'importance au sexe, n'en déplaise à « tonton Sigmund » !